



SAINT AUGUSTIN

Les Aveux

NOUVELLE TRADUCTION DES *CONFESIONS*
PAR FRÉDÉRIC BOYER



P.O.L.

« Ne laisse pas ma part obscure me parler. Je me suis dispersé là-bas. Je suis obscur. Mais là, même là, je t'ai aimé à la folie. Je me suis perdu et je me suis souvenu de toi... »

Maintenant je reviens vers ta source. En feu. Le souffle coupé. Personne pour m'en empêcher. Je vais la boire. Je vais en vivre. Je ne suis plus ma vie. Je vis mal de moi. J'ai été ma mort. »

Livre XII,

Interpellations, confidences, exhortations, aveux, micro narrations, souvenirs, hymnes, fictions, louanges, analyses exploratoires, déplorations, cris, anathèmes, psaumes, discours, chants...

J'ai voulu, par une nouvelle traduction intégrale du texte d'Augustin, rendre justice à cette véritable odyssee personnelle, à ce voyage intime dans le temps, la mémoire de soi et l'écriture. Augustin révolutionne ainsi la confession antique, détourne la littérature classique, et fait exploser les cadres anciens à l'intérieur desquels nous avons l'habitude de nous réfugier et de penser notre vie.

NOUVELLE ÉDITION RÉVISÉE

Saint Augustin

Les Aveux

Nouvelle traduction des Confessions

par Frédéric Boyer

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

LES AVEUX D'AUGUSTIN

Préface par Frédéric Boyer

Je ne suis pas ma vie. Je vis mal de moi. J
été ma mort.

Augustin, Les Aveux, Livre XII, 3

La valeur d'une pensée se mesure au
distances qu'elle prend avec la continuité de
qui est déjà connu.

Adorno, Minima Moralia, 5

J'aimerais ne jamais avoir lu de livres. J'aimerais que tout soit neuf. Ouvrir un livre pour la première fois. J'aimerais que les œuvres naissent sous mes yeux et entre mes mains ici et maintenant. Rapidement.

Depuis mes études supérieures, ces treize livres que nous appelons les Confessions de saint Augustin sont toujours restés près de moi. À ma portée. Les traduire, vingt-cinq ans plus tard, a sans doute été à la fois une façon de m'en séparer et une façon d'y répondre. Or je n'ai jamais pu me su lire cette œuvre avec la pieuse ou savante vénération de nos prédécesseurs. Des siècles de réception ont comme patiné le texte d'une suave honorabilité dont ont toujours témoigné avec soin les traductions françaises.

Traduire les textes anciens est un exercice nécessaire qui nous fait retourner à l'origine perdue ou fantasmée de toute culture, de toute langue.

Une forme de délocalisation de la pensée, de la littérature, de nos récits.
Ces livres, même imprimés et traduits dans notre langue maternelle,
paraissent souvent parler une langue morte. Il faut abandonner l'idée d'une
lecture juste et définitive d'un original qui, depuis longtemps, s'est perdue
dans les interprétations, traductions et conjectures de sa longue réception.
Il n'y a guère que des misreadings (des mélectures) comme disent les Anglais.
Chaque nouvelle lecture d'un texte ancien est une entreprise de justification
et/ou de contestation de notre propre présent.

Longtemps traduire ce fut vouloir parler avec la voix auguste des morts.
Or ce sont les enfants qui écrivent à frais nouveaux les œuvres du passé.
Notre devoir est de lire aujourd'hui les vieux textes le plus directement,
le plus simplement possible comme si ces textes venaient tout juste de nous
tomber entre les mains. Comme si ces très vieux textes avaient été écrits

veille, la nuit même, par nos propres enfants. Augustin lui-même a écrit joyeusement du neuf par dilatation, compilation de cette langue unique (unus sermo) des saintes écritures que l'Antiquité avait d'ores et déjà traduites en d'autres langues, ajoutées à d'autres littératures, et mixées avec de nouvelles façons de penser et de lire.

J'ai écrit cette traduction durant cinq années, entre 2003 et 2007. Je pense que je voulais échapper à quelque chose. Échapper à quoi, je ne sais toujours pas. Sans doute pour ne pas savoir ainsi à quoi j'échappais. Pour ne pas avoir à savoir un jour ou l'autre à quoi j'échappais de moi-même.

Être ballotté, enivré, excité, épuisé, vidé. (Je le suis si souvent.) Être ou ne pas être. Échapper à soi. Fuir.

Depuis longtemps, je me dis chrétien catholique. Je n'ai connu pourtant

aucun appel, aucune invitation. Je n'ai pas vraiment hérité non plus d'un père ou d'une mère ou d'un père d'une foi transmise avec passion et constance. Et je ne me suis livré à aucune confession et n'ai aucune conversion à raconter. Ce qui ne m'est plus possible aujourd'hui de savoir si cette identité croyante que je dois le reconnaître enfin, m'est tombée dessus et s'est attachée à moi malgré tout est un châtement ou une forme de récompense.

J'ai aujourd'hui cessé de m'interroger sur cette foi passive. Comme j'ai abandonné l'idée de devenir fidèle à ce Dieu, à son assemblée. Je pense que si Dieu doit m'appeler, il le fera quand je serai devenu trop vieux pour partir, peut-être déjà mort. Je n'aurai même plus la force de bluffer ni celle de tricher, de me relever de mon lit de mort ou de fatigue pour courir le monde, comme Abraham, en direction d'une terre qui s'éloigne indéfiniment comme le mélancolique horizon.

Ou aurais-je été appelé sans le savoir. Appelé d'un appel indiscernable

ou d'un appel inqualifiable qui m'aurait laissé aveugle et sourd mais appelle

Paris, 200

C'est probablement à mon âge aujourd'hui (quarante-six ans) qu'Augustin a écrit ce qu'il appellera lui-même : « les treize livres de mes Confessions » - *confessionum mearum libri tredecim*. Et que la tradition a retenus et traduits par les Confessions¹. Augustin entreprit la rédaction de ces livres probablement autour de l'année 397. Mais on ne sait pas exactement. Il dû s'y atteler une fois nommé évêque de Hippo Regius, Hippone la Royale, port méditerranéen situé à trois kilomètres de l'actuelle Annaba, entre deux collines dont l'une porte aujourd'hui le nom d'Augustin. Cette ville côtière de l'est de l'Algérie fut un des plus grands centres de l'Africa Nova, province numide soumise aux Romains.

Ces jours-ci, j'ai ouvert un exemplaire du journal local d'Annaba. Et sur la première page, on évoque le sort d'Akram, Naceredine, Amar Boumaïz, Soufiane, Abdelghani et Cherif, six jeunes gens qui, le 21 mars 2007, ont

pris place à bord d'une embarcation légère pour une périlleuse traversée destination des côtes italiennes. Six jeunes harragas, comme on appelle en arabe aujourd'hui ceux qui ont choisi d'immigrer clandestinement, et c'est pour prendre la mer pour fuir la misère et changer de vie.

Faute de carburant, le moteur de leur embarcation s'est arrêté dans les eaux d'une Méditerranée en furie. Ils ont dérivé douze jours sans boire ni manger.

Jamais ils n'atteindront de port européen.

Cette traversée de la Méditerranée, longtemps avant eux, le jeune Augustin l'avait faite, contre l'avis de sa mère, pour changer de vie et réussir à Rome et Milan où il enseignera la rhétorique et la littérature à de jeunes gens qu'il décrit dévorés d'ambition comme lui.

1 600 ans plus tard, il est devenu paradoxalement très difficile pour d

jeunes Nord-Africains de rejoindre le cœur de notre nouvel Empire.

Augustin a vu grand. Très grand. Il a beaucoup plus écrit que bien de auteurs de l'Antiquité.

Magnus (grand, immense) est le premier mot des treize livres de se aveux. Les tout derniers mots promettent un agrandissement, une ouverture un passage. Une immensité vivante à lire dans les traces laissées par le morts - celles des Écritures saintes. Le dernier livre célèbre le jour le plus long, « le septième jour (de la Création) qui n'a pas de soir et ne s couche jamais ».

Augustin raconte qu'il a cherché la vérité et qu'il ne l'a trouvée qu partir du moment où il a compris que la vérité elle-même le cherchait. Grande leçon bizarre. Renversement de toute la perspective classique d monde ancien. La vie négative devient un argument. Je vis de ne pas vivre

Je cherche quelque chose de ne rien vouloir trouver.

La vérité dont parle Augustin ne se cherche pas comme on cherche savoir ou apprendre quelque chose, ou comme on cherche à posséder quelque chose, ou encore comme on cherche à se hisser quelque part. Les vérités qui se cherchent, les connaissances et les savoirs, ont pourtant obsédé le jeune Augustin. Philosophie, rhétorique, astrologie, religion, sciences... Elles ne sont au mieux, dira-t-il, que des connaissances utiles au service de la vérité unique, au pire des illusions, des fantasmes, de mensonges mortels.

Au cœur de cette histoire, il y aura aussi l'abandon révolutionnaire d'une conception ésotérique de la vérité pour laquelle seuls les initiés comprennent le sens profond des événements qu'ils vivent. Conception qui faisait fureur dans la pensée religieuse et philosophique (chrétienne)

comprise) de l'Antiquité tardive. Longtemps Augustin a été fasciné et tenté par une telle conception de la vérité.

Augustin raconte qu'il entend un jour dans un jardin de Milan une voix fantôme qui n'a pas de sexe discernable, comme une voix enfantine qui prononce une comptine. La petite voix inconnue chante et répète :

Tolle, lege. Tolle, lege.

Attrape, lis. Attrape, lis.

C'est aussi un jeu antique : l'habitude de tirer des présages des pages d'un livre ouvert au hasard.

La vérité est dans un livre que l'on ramasse et que l'on ouvre. Et cette vérité-là ouvrira le monde occidental à lui-même. Cette vérité nous fera changer de monde.

La première et la plus étonnante des choses à dire sur Augustin, c'est précisément qu'il ait tenu à écrire ces treize livres d'aveux sur sa vie, son enfance, sa jeunesse et sa conversion. Tout s'est-il vraiment passé comme le raconte ? cette rupture lumineuse dans sa vie a-t-elle bien eu lieu ?

Augustin raconte dans ces livres qu'il a trouvé un sens nouveau à sa vie. Il explique comment il a changé, bifurqué, et comment il est devenu chrétien. Il tient à raconter que le plus urgent, pour une vie, c'est de changer.

Si la définition du créateur par Gertrude Stein, bien des siècles plus tard, est vraie : « Un créateur vit bien avant les autres dans le temps présent », elle s'applique parfaitement à Augustin. Ce qu'on appelle l'Occident a longtemps vécu dans le présent qu'avait habité avant lui Augustin.

Cette époque (iv^e et v^e siècles) est une période où tout craque, où tout

se détruit et se recrée. Siècle effervescent, affairé, trivial et sombre.

Augustin est de cette époque. Il a les qualités étranges d'un monde comm

on n'en a jamais revu, et des choses détruites ou bousculées comme elle

ne l'avaient jamais été.

Le changement est la grande affaire de ce temps-là. L'Antiquité

approche de sa fin. Rien n'a l'air de changer mais pourtant tout change. O

a souvent dit qu'Augustin avait, sans jamais le savoir lui-même, jeté un

pont entre le monde qui mourait devant lui et le monde naissant qu

deviendrait notre monde.

Alors oui. Augustin a été pour lui-même et pour nous tous un pont.

Un créateur tourne la page. Augustin a tourné la page du jeu

christianisme (celui que nous appellerons après lui ancien).

Il a aussi porté le deuil d'une morte. Sa mère. Le récit de la mort o

Monica, sa mère, forme, précisément au milieu de ses aveux, comme un p
brûlant qui décide de sa conversion effective, de son retour non seulement
vers Dieu mais vers son Afrique natale.

Augustin a donc écrit ses Aveux après qu'il fut devenu évêque e
Afrique, après son retour en Afrique du Nord en 387. C'est une œuvre d
retour comme du retournement. C'est l'histoire d'un retour, d'u
retournement mais dont l'issue est un monde neuf encore largement
inconnu. Une sorte de voyage à rebours que rend possible l'écriture elle
même. Un « à rebours » qui est conversion, au sens strict. Augustin
s'adressera à Dieu pour dire : mon voyage c'est retourner à toi, en toi, ve
toi. Il ne s'agit pas tant de raconter sa vie que d'inaugurer sa nouvelle v
dans l'écriture, dans la fiction poétique de récits dont l'acte majeur est o

reconfigurer poétiquement sa propre existence.

Monica était chrétienne. Augustin raconte qu'il l'est devenu à son tour.

Augustin raconte qu'il est devenu chrétien selon le souhait de cette mère envahissante (elle le suit partout, « sur terre et mer », comme

l'écrit !). Mais en lisant Augustin, on comprend qu'un créateur trahit sa mère en croyant de toutes ses forces qu'il suit le chemin tracé par sa mère

Après Augustin, le christianisme ne sera d'ailleurs jamais plus comme avant, comme du temps de sa mère. Le christianisme sera alors celui des Pères. On consacra les Pères de l'Église.

Augustin a vécu ce présent que nous mettrons longtemps à vivre après lui.

Mais pour saisir précisément la transformation opérée par Augustin, faut reconnaître que le christianisme n'était pas seulement une nouvel

religion, avec une conception inédite de la divinité et du salut, mais qu'il enseignait également aux citoyens, à chacun, une attitude radicalement nouvelle. La religion, affirmera Augustin, relève d'une autre dimension que la sphère politique et sociale, elle s'intéresse davantage à l'individu et à la communauté des croyants qu'à la société elle-même. L'expression individuelle du sujet passe par sa confession, l'aveu de sa foi qui passe par un récit de rupture offert aux autres et à Dieu.

L'idée d'écrire sa vie est d'abord un acte sacrificiel, un acte spirituel.

Augustin vit la fin du pluralisme antique, un monde qui voyait dans la variété des « sectes » (le mot *secta* désigna longtemps chez les Latins, sans connotation péjorative ou défavorable, une ligne de conduite intellectuelle et morale) un signe de santé intellectuelle et une condition de l'épanouissement individuel. Les dix premiers livres de ses *Aveux* décrivent

le renversement total de cette perspective. Après lui, la pensée religieuse
stigmatisera les sectes et les hérésies.

Sa quête du changement de soi et de son existence a marqué de façon
indélébile tout l'Occident médiéval et notre modernité.

Certaines personnes ont gardé dans leur cœur les paroles écrites
d'Augustin. Je pense à la façon dont Pétrarque en 1353 racontera dans un
petit texte bouleversant son ascension du mont Ventoux (*Familiarum rerum*
libri IV, 1) et comment il gardait toujours sur lui cette « source de douceur
infinie » : les treize livres anciens des aveux d'Augustin. Ailleurs, il dit
aussi qu'il fait ses propres aveux en lisant ceux d'Augustin, un livre
« ruisselant de larmes ».

Augustin n'est pas le premier à raconter sa vie ni même le premier
à écrire ses aveux. Mais il est sûrement le premier à être capable d'exprimer

le débordement de l'angoisse, cette horreur de soi et de l'existence familière qui nous prend soudain à la gorge jusqu'à presque détruire notre conscience de nous-mêmes quand nous sommes happés par le désir de changer, d'être meilleur et de devenir autre.

Il est exceptionnel que le récit d'une vie connaisse ainsi le destin de celui de ces treize livres d'Augustin. Sans doute parce qu'ils racontent précisément le détournement d'une existence. D'où la méditation radicale sur le temps et la mémoire, aboutissement philosophique de l'œuvre. Méditation de rupture avec le monde ancien. Le changement de vie s'accompagne magnifiquement d'un bouleversement de la perception intime du temps lui-même, bouleversement rendu possible par la conscience de l'intériorité de vastes champs de la mémoire.

« Je ne suis pas ma vie, écrit Augustin. Je vis mal de moi. »

L'aveu sera sa nouvelle vie. Le « vivre mal de soi » sera l'odyssée

l'épreuve qu'il raconte pour dire sa vie, pour faire advenir sa vie en récit

Par cette œuvre littéraire, il organise le rapt de sa propre existence. Pe

importe au fond que la fiction soit vraie ou pas, ce que la littérature opère

ici est un ravissement de soi par soi, un détournement rendu possible par

les formes de la justification, par la procédure littéraire, rhétorique et

spirituelle d'une reconnaissance adressée à Dieu.

Les Aveux sont un livre héroïque, une sorte d'épopée nouvelle qui

entend rivaliser avec la littérature qui les a précédés, Homère ou Virgile. U

livre héroïque qui délivre en même temps un enseignement neuf sur

vérité, une preuve irréfutable de l'action de Dieu sur l'existence de

personnes et sur la Création.

La nouveauté tient au projet de se dire : le soi comme fiction adressée

aux autres et à soi. Augustin a compris qu'aucune vie ne saurait se dire d'elle-même à soi. Ni même pour soi. Une vie s'avoue à quelqu'un. Une vie se raconte aux autres, à cause des autres.

Le nouveau dieu chrétien suscite l'appel, le récit, l'aveu, la confession écrite de notre existence. C'est sa vraie nouveauté.

Augustin naît à Thagaste en 354 (la moderne Souk Ahras, en Algérie, près de la frontière tunisienne). Après sa conversion au christianisme l'été 386, son retour en Afrique et une vie communautaire instable jusqu'en 391 (période d'otium, d'oisiveté par laquelle on se libère de toute profession ou charge publique, et consacrée à la lecture et à la méditation, comme tant de Latins de la période classique), sa nomination comme évêque d'Hippone en 396, il veut écrire son changement, sa propre transformation. Augustin tient à raconter comment sa vie a basculé

- [Happy Accidents: Serendipity in Major Medical Breakthroughs in the Twentieth Century pdf](#)
- [download Viva La Madness](#)
- [read Limulus in the Limelight: A Species 350 Million Years in the Making and in Peril? book](#)
- [**Harvard Business Review - April 2016 for free**](#)
- [download online Brilliantly Behaved Toddler: 50 Things You Really need to Know for free](#)

- <http://transtrade.cz/?ebooks/The-Knot-Guide-to-Wedding-Vows-and-Traditions--Readings--Rituals--Music--Dances--and-Toasts.pdf>
- <http://betsy.wesleychapelcomputerrepair.com/library/Canadians.pdf>
- <http://nexson.arzamashev.com/library/The-Adventures-of-Sir-Balin-the-III-Fated--The-Knights--Tales--Book-4-.pdf>
- <http://www.celebritychat.in/?ebooks/iD--The-Machine-Dynasty--Book-2-.pdf>
- <http://transtrade.cz/?ebooks/Brilliantly-Behaved-Toddler--50-Things-You-Really-need-to-Know.pdf>